

LES MÉDUSES

Etgar Keret

Né à Tel-Aviv en 1967, romancier, auteur de bandes dessinées et réalisateur, est en Israël, l'un des auteurs les plus populaires de sa génération, particulièrement auprès de la jeunesse qui se reconnaît dans ses récits drôles et décalés. Son oeuvre est aujourd'hui traduite dans de nombreuses langues. Son livre *The Nimrod Flipout* a été choisi par le « L.A. Times » et « the Boston Phoenix » comme l'un des meilleurs livres de 2007. Son moyen-métrage, *Skin Deep* (1996) lauréat de plusieurs prix dans des festivals internationaux, a reçu l'Oscar israélien en 1996. *La cala de Kneller* (roman), *Crise d'asthme* (nouvelles) et *Un homme sans tête* (nouvelles) sont publiés aux éditions Actes Sud. A paraître *Pipeline* (Actes Sud).

Shira Geffen

Née en 1971, l'auteur et co-réalisateur du film *Les Méduses* fait aussi partie des auteurs et metteurs en scène les plus créatifs et actifs du moment. Elle est également connue pour ses livres pour enfants mais aussi pour ses mises en scène, en Israël et à l'étranger. A paraître *Les Méduses* Actes Sud septembre 2007.

2007 (sortie France : 15 septembre 2007) - Israël / France - couleur - 1h18

film de **Etgar Keret** et **Shira Geffen**

scénario : **Shira Geffen** - image : **Antoine Héberlé** - montage : **Sasha Frankin** et **François Gédigier** - premier assistant réalisateur : **Paolo Trotta** - décors : **Avi Fahima** - costumes : **Lali Alembik** - musique : **Christopher Bowen** et **Grégoire Hetzel** - chanson : *La vie en rose* interprétée par **Corinne Halal** - son : **Gil Toren, Olivier Dô Hàu** et **Aviv Aldem** - casting : **Ester Kling** - production : **Les Films du Poisson** et **Lama Productions** - producteurs : **Yaël Fogiel, Laetitia Gonzalez, Amir Harel** et **Ayelet Kait** - distributeur : **Pyramide Distribution**. avec : **Sarah Adler** (Batya), **Nikol Leidman** (la petite fille), **Gera Sandler** (Michael), **Noa Knoller** (Keren), **Ma-Nenita De Latorre** (Joy), **Zharira Charifai** (Keren), **Tsipor Aizen** (Tamar), **Bruria Albek** (Relly), **Ilanit Ben-Yaakov** (Galila), **Assi Dayan** (Eldad), **Miri Fabian** (Nili), **Shosha Goren** (Tikva), **Jonathan Gurfinkel** (Amir), **Amir Harel** (le docteur), **Tami Harel** (la nurse), **Tzahi Grad** (le policier), **Yitzhak Hizkiya** (Eytan)...

CAMÉRA D'OR - CANNES 2007

COURT MÉTRAGE : CONTES DE QUARTIER

2006 - France / Canada - couleur - 15' - sans dialogue

film d'animation (peinture) de **Florence Mialhe** - scénario : **Florence Mialhe, Marie Desplechin** - image : **Florence Mialhe** - montage : **Fabrice Gérardi** - animation : **Florence Mialhe** - décors : **Violaine Lécuyer** - musique : **Denis Colin** - son : **Olivier Calver** - production : **Les Films de l'Arlequin**

Sept personnages principaux vivent une journée mouvementée dans un quartier en rénovation situé au bord du fleuve. Ici, on se croise sans se voir, une poupée passe de mains en mains...

Le trait de Florence Mialhe semble nous dévoiler, de film en film, la poésie du monde. Un petit morceau du 13^e arrondissement est ainsi la scène du travail des grues et du passage des hommes, multiples, foisonnants. Un objet familier passé de mains en mains dans ce décor aux lignes intenses, rend la richesse de la ville. La précision de l'animation, son infinie délicatesse, racontent ici le monde en marche, sa violence autant que ses beautés. Ce conte pour adulte d'une qualité esthétique saisissante est une invitation plurielle, au mouvement comme à la pause. RADI

RENCONTRE AVEC SHIRA GEFFEN & ETGAR KERET

Comment est né le projet du film *Les Méduses* ?

Shira Geffen - A l'origine, il s'agit d'un souvenir d'enfance qui m'a profondément marquée et qui m'a d'ailleurs inspiré une nouvelle que je n'ai jamais publiée. Quand j'étais petite, je me souviens d'un jour où mes parents m'ont emmenée à la plage : ils m'ont mis une bouée et ont commencé à se disputer très violemment. Aujourd'hui, je garde de ce moment un sentiment d'instabilité, de flottement, voire de déséquilibre.

Etgar Keret - C'est pour ça que tous les personnages du film se sentent oubliés par quelqu'un et que, d'une certaine manière, ils attendent qu'on vienne les chercher...

Au moment du tournage, vous vous êtes répartis les rôles ?

SG - Pas vraiment. Nous faisons presque tout ensemble, du tournage à la direction d'acteur. Mais nous avons des modes de fonctionnement très différents, nous sommes le plus souvent complémentaires.

EK - Shira a une âme de poète, tandis que je fonctionne davantage comme un auteur de prose. Shira se concentre essentiellement sur l'enjeu dramatique d'une scène donnée, alors que je m'intéresse plutôt à la psychologie des personnages.

La mer tient un rôle important dans votre film

EK - À Tel-Aviv, il existe une tension très forte entre la ville et la mer qui me fait penser à l'opposition entre rationalité et subconscient : malgré tous nos efforts pour faire triompher la raison - incarnée par la civilisation urbaine - l'irrationnel l'emporte. Lorsque l'appartement de Batya se retrouve inondé, c'est comme si la mer prenait sa revanche sur la ville... La mer est une zone de neutralité qui efface les différences. Débarrassés de leurs vêtements, les soldats israéliens et les palestiniens se retrouvent à égalité ! C'est pour cela que j'aime la plage.

Les personnages les plus proches sont ceux qui ont le plus de mal à communiquer.

SG - Dans chacune des intrigues, les gens ont besoin d'un personnage extérieur pour rétablir des liens avec leur entourage immédiat : Batya passe par la petite fille pour se réconcilier avec son passé et sa mère, le couple qui part en voyage de nocces a besoin de la femme écrivain pour mieux se comprendre, l'employée d'origine philippine incarne la passerelle entre une mère difficile et sa fille comédienne.

EK - Ces personnages de « médiateurs » permettent aux protagonistes d'évoluer : ces derniers cessent d'être des « méduses » se

Il y a dans ce film une étrange jolie, une douceur mélancolique. Mais le couple de réalisateurs a visiblement façonné ce premier film comme s'il s'agissait d'un poème. Le scénario est ainsi fait de métaphores, dont la mise en images frôle parfois le maniérisme. Cette recherche du beau, un peu trop appliquée, peut donc empêcher de se laisser totalement charmer par l'apesanteur qui s'en dégage. Mais la sincérité des réalisateurs, leur parti pris de laisser toute rationalité à l'ombre, et leur représentation d'un Tel-Aviv paradoxal, à la fois ouvert sur le monde et enfermé comme un bateau dans une bouteille, finissent par l'emporter.

L.R. - Fiches du Cinéma

laissant porter par l'existence pour prendre leur vie en main et assumer leurs responsabilités. Les médiateurs les poussent à sortir de leur inertie et à révéler leur véritable identité.

Dans chaque histoire la mort, qu'elle soit réelle ou métaphorique, joue un rôle.

SG - Absolument. La petite fille disparaît, engloutie par la mer. La femme écrivain se suicide. Et Galia, qui joue Ophélie dans Hamlet, « meurt » sur scène...

EK - Oui mais, leur disparition n'est pas synonyme de deuil et de tristesse. Elle est, au contraire, libératrice car elle permet aux personnages de s'épanouir et de s'ouvrir à d'autres horizons.

On navigue constamment entre le drame et la comédie...

EK - Nous souhaitons prendre le spectateur par surprise et le laisser totalement libre de s'approprier le film comme il l'entend. Nous ne voulions pas susciter de réactions prévisibles en fonction de telle ou telle situation. Par exemple, on peut être désarçonné par la scène de l'accident de Batya et ne pas savoir si on a envie d'en rire ou d'en pleurer... Car la vie est ainsi faite et n'a rien à voir avec le cinéma de genre où les émotions du spectateur sont régies par des codes. C'est cette instabilité - ce refus d'enfermer le public dans un registre émotionnel donné - qui donne au film son unité tragi-comique.

SG - À chaque projection, il y a des réactions différentes, une scène qui fait rire un jour peut bouleverser le lendemain ! On ne sait jamais vraiment s'il s'agit de pure comédie : on se surprend à rire sans savoir si la scène était censée être drôle...

EK - L'humour est comme un anesthésiant qu'on injecte à un patient avant de le faire souffrir !

La petite fille pourrait n'être qu'une apparition, née de l'imagination de Batya...

EK - Quand nous écrivions le scénario, on nous faisait souvent remarquer qu'il fallait clarifier le statut de ce personnage : est-elle un fantôme de Batya ou une fillette réellement à la recherche de ses parents ? Nous avons refusé de trancher. Par exemple, pour la scène sous l'eau, nous ne voulions pas d'un traitement réaliste : le spectateur se demande alors s'il ne s'agit pas d'une hallucination de Batya, au moment où elle a perdu conscience. Dans la vie, bien des choses ne sont pas résolues et restent en suspens : la petite fille en est la métaphore.

Comment avez-vous choisi les décors ?

SG - Nous voulions éviter le parti pris du réalisme et donner aux décors une dimension théâtrale. Nous avons choisi des lieux dépouillés pour focaliser l'attention du spectateur sur les personnages. Nous tenions à tourner notre film à Tel-Aviv, qui est la ville où nous vivons, tout en cherchant à en faire une réalité abstraite. C'est pour cela que nous avons évité les plans larges et les lieux précis qui auraient pu identifier le décor à Tel-Aviv et donc au conflit israélo-palestinien.

La structure du film a-t-elle évolué entre le scénario et le résultat final ?

SG - Le film a subi pas mal de changements pendant le montage. Comme il y a trois intrigues différentes qui ne se déroulent pas de manière linéaire, nous nous sommes retrouvés avec des possibilités quasi infinies... Nous nous sommes aussi rendu compte au cours de la post-production que plusieurs dialogues qui nous semblaient essentiels au stade du scénario étaient superflus : le langage cinématographique et le jeu des comédiens se suffisant à eux mêmes.

Document AFCAE

La Caméra d'or obtenue à Cannes par *Les Méduses* ne fut pas une si grande surprise pour ceux qui y avaient découvert ce film israélien, sa structure chorale et fragmentée, son puzzle existentiel, ses points de suspension, son mélange d'humour et de dépression, sa petite musique incertaine. On ne savait pas grand-chose de ses auteurs, Etgar Keret et Shira Geffen, couple star de la scène culturelle israélienne, mais on a succombé au charme corrosif de ce film sur quelques écopés de la solitude urbaine contemporaine. Il faut voir la galerie de personnages brossés dans ce film, pas exactement le type de conquérants que réclame l'idéologie «travail-pognon-compétition-individualisme» dominant actuellement l'Occident. Soit une jeune femme qui perd son emploi, compte plusieurs loyers de retard pour son appartement sans grâce rongé par l'humidité et dérive dans une dépression molle (Sarah Adler, déjà vue dans *Notre musique* de Godard) ; un couple de jeunes mariés, dont la femme se casse la jambe le soir des noces, qui se retrouve de ce fait bloqué dans un hôtel de Tel-Aviv sentant l'égout en guise de lune de miel aux Caraïbes ; une vieille dame d'autant plus acariâtre que sa fille, au lieu de se marier et d'avoir des enfants, s'adonne au théâtre d'avant-garde, de surcroît avec un metteur en scène/boyfriend arabe ; chez la vieille dame travaille comme employée de maison une immigrée des Philippines qui a à peine le droit à la parole et qui ne rêve que d'une chose, retrouver son fils et son île. Une vraie bande de bras cassés, abîmés par des misères profondes ou superficielles, malmenés par les dures réalités du travail, de l'amour, des liens filiaux et familiaux, de l'exil réel ou mental, des rêves non accomplis. De la chair à psychanalyse (et à fictions auteuristes) en laquelle nous nous reconnaissons forcément un peu. Mais il y a des vertus à être plongé au fond du trou, comme celle-ci par exemple : on ne peut que remonter. La jeune femme dépressive recueille une fillette muette qui la renvoie à sa propre enfance et débloquera peut-être un trauma originel ; le couple croise dans son hôtel une belle jeune femme paisiblement suicidaire qui les aidera peut-être à relativiser leur situation ; la vieille dame ira peut-être voir la pièce de sa fille ; la Philippine retournera peut-être dans son pays... Dans leur peinture des avanes de l'existence, Keret et Geffen laissent entrevoir une porte de sortie, un bout du tunnel. Mais leur façon d'éviter une noirceur trop appuyée ou autocomplaisante ne réside pas uniquement dans ce qui pourrait apparaître comme une facilité scénaristique. Il y a dans leur regard un humour discret, une bienveillance pour les êtres qu'ils filment, un sens de la cocasserie et de l'absurdité, et dans leur mise en scène une façon de laisser mijoter les personnages et les situations à feu lent, de ne pas appuyer les scènes, de laisser venir les choses, de ménager du silence, du mystère, des points de suspension, bref, le souci de ne pas mâcher tout le travail au spectateur et de lui offrir un espace de pensée et de ressenti, qui emportent l'adhésion. *Les Méduses* procède d'un vrai talent à dépeindre les choses les plus lourdes de la façon la plus légère, à poser beaucoup de questions sans apporter de réponses fermes et certaines, une façon comme une autre de rester fidèle à ce qu'il y a de meilleur et de plus universel dans l'éthique juive.

Serge Kaganski - Les Inrockuptibles - septembre 2007